

Barcelone

Anna Pazos

traduit du catalan
par Marianne Millon

Introduction

Avant ce livre, je n'avais jamais vraiment envisagé de visiter la Sagrada Familia, une réticence commune à de nombreux Barcelonais et certainement à d'autres habitants de villes touristiques. Je ne pense pas que les habitants de Pise visitent en masse leur tour penchée. Mais dans mon cas, il s'agissait d'une faute particulièrement flagrante. J'habitais depuis plus d'un an à une rue de la basilique. Depuis le balcon-terrasse de mon appartement de location, j'étais aux premières loges pour voir ses tours inachevées, enveloppées d'échafaudages et de filets de protection. Alors que des milliers de touristes prenaient des selfies devant la façade de la Nativité, point culminant d'un long pèlerinage en bateau de croisière ou en avion, j'observais l'avancée des travaux quand j'étendais mon linge ou arrosais mes plantes. Je la voyais du canapé, de la salle à manger, de mon lit, masse incontournable qui envahissait les sens. Les mélodies du carillon résonnaient chez moi toutes les heures, encore et encore, ponctuant ma routine. Je me réveillais chaque matin avec l'hymne de mon enfance *Sol, solet, vine'm a veure que tinc fred* (« Soleil, soleil, viens me voir j'ai froid »), et tous les midis, je sursautais au douteux *El senyor Ramon empaita les criades* (« Monsieur Ramon court après les domestiques »). La meilleure période était décembre : les chants de Noël

prenaient le dessus, et me rappelaient mon enfance, quand tout un monde merveilleux restait à découvrir.

Durant ma première année universitaire, je me suis retrouvée en contact quotidien avec une autre œuvre fascinante de Gaudí. Je travaillais comme hôtesse à la Casa Milà, aussi appelée La Pedrera, le bâtiment à la façade ondulée qui couronne le Passeig de Gràcia. J'accueillais les visiteurs d'une formule mécanique en trois langues – catalan, espagnol et anglais – et j'appuyais sur le bouton de l'ascenseur qui les menait vers la terrasse et l'appartement ouvert au public. Les heures étaient interminables, l'ennui écrasant. Je m'évadais en pensée, revisitant amours, ambitions et déceptions jusqu'à ce qu'ils se fondent en un tourbillon psychédélique.

Quand j'avais de la chance, on me laissait accéder à la terrasse, un privilège réservé aux plus expérimentées. Là, je m'imprégnais de la beauté des cheminées torsadées et des sculptures qui auraient inspiré le personnage de Dark Vador. Parfois, interrogée sur le nom d'une église lointaine, j'improvisais avec aplomb : « C'est l'église de la Vierge des remèdes. » Je ne connaissais pas grand-chose à Barcelone. J'avais vécu en banlieue jusqu'à l'adolescence, et ne connaissais de la ville que des adresses de bars ombragés et des squats où les gens fumaient jusqu'à l'aube. Mais mes inventions semblaient satisfaire les visiteurs, fascinés par la vue et par une perfection architecturale qu'ils semblaient apprécier plus que moi.

Tout Barcelonais pourra vous raconter une expérience similaire. Il évoquera un été où, adolescent, il dénichait des clients pour une promenade en catamaran à Port Vell, emmenait des familles en tuk-tuk (tricycle motorisé) à travers le quartier Gòtic, ou vendait des glaces devant l'église Santa Maria del Mar. C'est inévitable dans une petite ville – 1,6 million d'habitants en 2023 – qui a accueilli plus de 15 millions de touristes en 2023. Le revers de la médaille est palpable : plus la ville est louée pour son climat, son architecture envoûtante, son histoire et ses restaurants de renom, plus il devient difficile d'en profiter. Coincée entre deux rivières, une montagne et la mer, Barcelone souffre de son exigüité, ce qui engendre une saturation et une lutte pour l'espace comme dans toutes les villes touchées par le surtourisme. « Je n'habiterais jamais dans un endroit pareil », tel était le titre d'un reportage du journal *El País* qui sondait les impressions des visiteurs au pied de la Sagrada Familia. De nombreux habitants de Barcelone semblent partager cette opinion et émigrent vers la campagne ou les villes voisines.

Cependant, une sorte de charme fugitif demeure. Une sensualité pleine de conflits qui fait de Barcelone un paradoxe irrésistible et un objet d'étude infini. Allez dans n'importe quelle librairie locale et cherchez la section consacrée à Barcelone : vous y trouverez une foule d'essais politiques, historiques et sociologiques, des guides secrets et des biographies alternatives, des requiems pour une Barcelone authentique toujours au bord de la disparition. Les titres dénotent la peur d'une dissolution définitive, un bras de fer d'amour et

de désenchantement. On la qualifie de princesse charmante et prodigieuse, mais on dit aussi d'elle qu'elle est inachevée, faible, et perdue.

C'est en fouinant dans une librairie pour trouver l'inspiration que je suis tombée sur le livre qui a éveillé en moi le désir de visiter le temple expiatoire de Gaudí. Une biographie partielle de l'architecte relatait avec précision sa mort tragique, un récit déjà entendu à l'école : percuté par un tramway alors qu'il traversait distraitemment la Gran Via, près de la place Tetuán. Il était tellement méconnaissable, vêtu comme un mendiant, qu'il fut conduit dans un hospice pour indigents. Gaudí revenait du chantier de la Sagrada Família, où il s'était installé après avoir tout perdu, et il se rendait à une messe au cœur de la Ciutat Vella (« vieille ville »). L'ouvrage aujourd'hui épuisé expliquait sa transformation d'un jeune homme anticlérical, qui dans sa jeunesse huait les fidèles à la sortie de l'église, à un vieil homme attaché à sa messe quotidienne, souhaitant par son œuvre expier les péchés de la Barcelone anarchiste et moderniste. Cette lecture exaltée et enracinée, intégriste et ultramoderne, m'a fait réfléchir à l'ambivalence de mon livre et m'a convaincue qu'à l'intérieur de son œuvre – que je voyais désormais matin, midi et soir – m'attendait une sorte de révélation.

Gaudí n'avait pas prévu que les environs de sa basilique deviendraient un marché en plein air de perches à selfie et de Bob l'Éponge dansants. Moi non plus, je n'aurais pas imaginé que vivre tout près serait une expérience

aussi banale et radicalement antispirituelle. J'ai emménagé vers la fin de la pandémie, alors enceinte de ma fille. L'arrêt des vols internationaux avait accordé au quartier une année de trêve, et le loyer était une bonne affaire. Ma famille allait donc grandir à l'ombre de la famille la plus célèbre de la ville. Je ne pensais pas que le tourisme repartirait de plus belle, provoquant une dissociation intime dans ma routine quotidienne. J'ai commencé à m'intéresser au temple, qui m'accompagnait dans mon quotidien tel un majordome un peu excentrique. Une lecture m'a émue, celle de *La visió artística i religiosa d'En Gaudí* (« La vision artistique et religieuse de Gaudí »), où le philosophe Francesc Pujols affirme que la basilique est un temple hellénique et compare l'audace de ses formes aux vagues des œuvres de Wagner. Je savourais ces abstractions tout en évitant les abords de la basilique, allant jusqu'à faire de longs détours injustifiables pour ne pas avoir à lutter contre la foule. Les touristes en voyage organisé envahissaient les trottoirs, et les boutiques de souvenirs remplies de danseuses de flamenco et de toreros avaient quelque chose d'ontologiquement déprimant.

La Sagrada Familia ne se visite pas comme ça. Il faut réserver – 38 euros pour les adultes, audioguide inclus – *via* une application spécifique et suffisamment à l'avance. À ma connaissance, il n'y a pas de réduction pour les riverains. J'ai payé de bonne grâce, consciente que l'argent serait investi dans la construction du temple d'après les indications de Gaudí, et satisfaite de la perspective de faire du tourisme récréatif sans avoir à sortir du quartier. Ce que je n'avais pas prévu, c'était que le jour

de ma visite coïnciderait avec des élections municipales. Je me suis donc d'abord rendue à mon bureau de vote, installé provisoirement dans un centre civique sous une bibliothèque municipale.

Premier obstacle de la journée : je ne savais pas trop pour qui voter. Des années ont passé depuis le tumultueux référendum d'indépendance du 1^{er} octobre 2017, une initiative du gouvernement catalan, qui s'est soldé par des charges de police et la pire crise depuis la guerre civile. À cette époque, Barcelone était profondément divisée, tiraillée entre son identité catalane et son rôle de métropole espagnole. Mais maintenant, tout semblait loin. La tentative de sécession avait échoué et les préoccupations étaient revenues aux enjeux ordinaires d'une ville mondialisée : régulation du tourisme, prix des loyers, délinquance. Avec quelques particularités : les partis indépendantistes tentaient de rester pertinents, malgré un discours souvent édulcoré, tandis que les partisans du maintien en Espagne espéraient gagner du terrain dans le désert politique du « processus » – terme kafkaïen utilisé pour désigner la voie vers l'indépendance. Les uns et les autres cherchaient à gagner des voix sur la maire Ada Colau, une militante antiexpulsion qui dirigeait la ville depuis 2015.

À Barcelone, les bureaux de vote offrent une scène curieuse : les bulletins, disposés ouvertement sur une table, permettent d'observer discrètement les choix politiques des voisins. Ma fille de 7 mois, installée dans sa poussette, scrutait la scène avec une sévérité attentive

tandis que je me demandais dans quel genre de ville elle allait grandir. En ce matin chaud de mai, les défis de Barcelone résonnaient avec l'urgence d'une sirène d'ambulance : la pression touristique, les loyers de plus en plus inabordables, le manque d'espaces verts, et une sécheresse naissante qui menaçait de devenir une crise climatique. Trois ans seulement après mon retour d'une décennie à l'étranger, j'avais déjà assimilé le vice intrinsèque de mes concitoyens, consistant à ne voir que les défauts de la ville. Tout Barcelonais porte en lui un critique hypertrophié, tel un vieillard en béret qui rumine la dérive de sa ville ; ses plaintes iront dans un sens ou dans un autre selon sa sensibilité politique. Lorsqu'il se promène dans l'Eixample, il ne remarque que les odeurs nauséabondes de la circulation et les travaux incessants qui entravent le trafic, ignorant les splendides portails modernistes ; dans la vieille ville, il s'indigne de la prolifération des boutiques de souvenirs et des pubs irlandais à l'odeur de vomis, et ne voit plus les bâtiments médiévaux depuis longtemps. « Barcelone est répugnante », s'exclame-t-il deux ou trois fois par jour, rêvant avec nostalgie d'une vie paisible ailleurs, au-delà de Collserola, dans un village de la Garrotxa ou une ferme de l'Empordà.

Pourquoi les habitants de Barcelone restent-ils ? se demandera peut-être le lecteur. Ils se posent souvent la question. La première réponse est défensive : c'est notre ville et le seul endroit au monde où on se sent chez nous. Partir, ce serait renoncer, vider la ville de ses citoyens et achever sa reconversion en parc à thèmes. Les bons jours, ils ajouteront que les avantages d'y vivre sont

évidents. La ville est de taille idéale, ni oppressante ni trop étendue, et se parcourt aisément à pied, à vélo, ou *via* un réseau de transports en commun efficace et propre. D'un côté, la mer, avec des plages faites pour les loisirs, et de l'autre, les montagnes, où l'on peut se promener ou faire du jogging sur des sentiers surplombant la Méditerranée. Elle compte des dizaines – des centaines ? – d'excellents restaurants, certains étoilés Michelin de renommée mondiale, d'autres connus uni-

quement dans leur quartier, où la serveuse vous appelle *carinyo* (« chéri ») et vous apporte en un clin d'œil une généreuse assiette d'*escudella* (plat composé de haricots, de pommes de terre, de chou et de pâtes). Laissez parler un Barcelonais quelques instants et vous l'entendrez vite chanter les louanges de sa ville en des termes qui frisent le

☛ **L'attitude critique du Barcelonais est une armure qu'il revêt pour protéger un amour qui le fait se sentir vulnérable et fragile** ☛

lyrisme. L'attitude critique du Barcelonais est une armure qu'il revêt pour protéger un amour qui le fait se sentir vulnérable et fragile. Il aime sa ville avec un zèle proche du désespoir, hanté par la crainte que son succès grandissant ne la réduise à une simple façade, attrayante certes, mais vide de sens.

L'esprit hypercritique qui m'habite s'efface parfois, et c'est alors comme si je découvrais Barcelone pour la toute première fois. Chaque dimanche, je m'offre une promenade et je suis éblouie par la qualité de la

lumière hivernale qui se fraie un chemin à travers les arbres du Passeig de Sant Joan, première zone piétonne de l'Eixample, qui, pendant le confinement, fourmillait de coureurs amateurs et d'adolescents avides de rencontres. Soudain, la beauté environnementale de la ville émane avec intensité de chaque façade, de chaque carreau décoré et de chaque lampadaire en fer forgé, comme si un mauvais génie me l'avait cachée avant de dissiper brutalement le charme. Désormais, chaque détail me murmure qu'il n'y a pas de meilleur endroit au monde. Les enfants qui jouent tranquillement dans les parcs me rappellent avec gratitude le réseau des écoles maternelles publiques et la sécurité sociale qui assure un accès gratuit à un pédiatre à dix minutes de chez moi. En déambulant dans le Born endormi, je suis émue par les vêtements qui sèchent aux balcons, les accords de guitare improvisés sur une petite place et la chaleur des salutations échangées à la boulangerie. La possibilité de s'asseoir à côté du marché de la Barceloneta pour boire un vermouth en dégustant des *patatas bravas*¹ et des olives avant de se rendre à la plage semble sortie d'un rêve. Vivre ici est un immense privilège. Parfois je me demande pourquoi je ne vais pas plus souvent voir la mer.

Quelle ville allie tout ce luxe des sens à un esprit combatif, une histoire millénaire regorgeant d'épisodes lumineux, une tradition littéraire, intellectuelle et artistique de premier ordre, une nervosité qui ne se laisse jamais

1. Pommes de terre coupées en morceaux irréguliers et recouvertes d'une sauce piquante à l'ail et à la tomate.

dompter ? Aucune. En remplissant mon bulletin de vote, je ressens un frisson d'excitation à l'idée du futur de ma fille. Elle vivra dans la meilleure ville du monde, celle qui sait le mieux allier le côté chaleureux d'une petite ville et la dilatation des possibles qu'offre une métropole. Avec un peu de chance, je pourrais lui montrer les bars, les places, les salles de concert, les librairies et les bars à cocktails où s'est forgée ma jeunesse, les entrées modernistes où j'embrassais mes petits amis adolescents et les piscines aux plongeurs olympiques où on se faufilait pour se baigner au petit matin. Dans ces moments-là, mon amour pour Barcelone me submerge et tous les problèmes quotidiens me semblent alors dérisoires.

L'euphorie barcelonaise est souvent tempérée par une réalité plus grise. Le vieillard au béret revient à la charge avec ses critiques : « D'accord, les écoles maternelles publiques, c'est bien, mais elles couvrent à peine 30 % de la demande ! Le Born est magnifique, mais on ne peut plus y vivre, il n'y a plus que des appartements pour touristes ! On ne va plus à la plage de peur de recevoir un ballon perdu provenant d'un des trois cents terrains de volley ! » À force, le vieux et moi, nous sommes devenus complices, et je ne peux m'empêcher de le serrer dans mes bras. Barcelone ne serait sûrement pas ce qu'elle est sans cette énergie constante qui anime ses habitants.

Ce matin, alors que je glissais mon bulletin dans l'urne, j'ai décidé que je resterai à Barcelone. Mes rêves de vie rurale et suburbaine s'estompent. Ma fille grandira ici,

dans cette ville imparfaite, façonnée par une histoire aussi ancienne que l'écriture elle-même. Peu importe qu'il soit plus facile de retrouver cette histoire dans les livres que dans la vie réelle des habitants de Barcelone, qui, comme dans toutes les villes, sont de plus en plus mondialisés et déracinés. L'histoire de Barcelone a été marquée par des ruptures brutales et des changements rapides, comme la guerre civile espagnole ou les Jeux olympiques de 1992, pour n'en citer que deux célèbres et récents. Suite à ces événements, une culture de l'amnésie, de l'oubli involontaire et du glissement a souvent pris le dessus, donnant à la ville l'apparence d'une mosaïque gaudienne. Elle est devenue un collage contradictoire et parfois incohérent de hautes technologies, d'influenceurs et de nomades numériques, avec des fêtes populaires qui sentent la poudre à canon et les herbes médicinales, des bus touristiques avec des containers qui brûlent.

Pour entrer à la Sagrada Familia, il faut traverser un sas équipé de scanners de sécurité. Quelques minutes après le vote, ma fille et moi nous soumettions à cette liturgie moderne, accompagnées de centaines de visiteurs venus du monde entier. Je doute qu'ils aient su que l'avenir de la ville se décidait à deux pas. Il me semble que cette information ne les aurait guère impressionnés. Devant la façade de la Nativité, les affaires terrestres semblent s'évanouir. La mairie changera peut-être de mains, les Barcelonais crieront pour ou contre, mais la façade du seul bâtiment entièrement imaginé par Gaudí sera toujours là, avec son apparence de cire solidifiée en forêt luxuriante. La foule aussi restera identique, quoique

toujours différente, ignorant qu'elle est de la chair à canon électorale et que sa présence éphémère est intimement liée au destin de la ville. Je prends tout mon temps, réfléchissant à ces questions tout en examinant les détails du portail de la Charité. Je retarde le moment d'entrer, qui sera aussi le moment de commencer à écrire ce livre.

Je décrirai plus tard l'émotion ressentie en franchissant le portail. Pour l'instant, je prends l'ascenseur qui m'emène au sommet de la tour de la Nativité, commandé par une hôtesse perdue dans ses pensées qui m'accueille par une formule mécanique trilingue, et qui m'informe que je vais devoir redescendre à pied. Vus d'en haut, les parcs bordant le temple n'ont pas l'air aussi pitoyables et dégradés, la foule semble moins oppressante et moins dense. En descendant l'escalier en colimaçon, tous les éléments familiers de la *skyline* m'accueillent à travers les fenêtres : la tour Glòries – universellement connue sous le nom de « suppositoire » –, les trois cheminées toxiques de Sant Adrià, la montagne de Montjuïc, le tracé régulier de l'Eixample, le port animé de bateaux de croisière. Aujourd'hui, je n'ai plus besoin de fabriquer des noms d'églises et je ne ressens plus cette indifférence juvénile de celle qui prend tout comme acquis. De manière ambivalente et contradictoire, je suis tout aussi intrigué que le visiteur.



Cinq itinéraires

Scannez le QR code à la fin de chaque itinéraire pour afficher la carte complète sur votre téléphone.

1• Le centre historique



J'ai redécouvert la vieille ville pendant la pandémie, ce qui m'a permis de l'observer tranquillement et d'admirer

son héritage historique. Cet itinéraire peut prendre deux heures ou une journée selon vos envies de promenade, de découvertes gastronomiques, et le temps consacré à chaque visite.

Commencez par la **plaça de Catalunya**, centre névralgique de la ville. Selon la période de l'année, vous pourriez y trouver un marché artisanal, mais l'esplanade sera généralement envahie par des armées de pigeons et de touristes téméraires qui les nourrissent. Sur un coin de la place se trouve le café Zurich, établissement historique servant également de point de rencontre pour les Barcelonais. En traversant la rue, vous arriverez au début de la **Rambla**. Le niveau de fréquentation dépendra de la saison : si vous avez de la chance, vous pourrez profiter d'une promenade plutôt agréable incluant un arrêt au **marché éclectique de la Boqueria**.

Une fois arrivé au **Teatre del Liceu** (l'opéra de Barcelone), tournez à gauche carrer de la Boqueria et engagez-vous dans le quartier Gòtic. Je vous recommande de flâner dans ses rues pavées. Bientôt, vous arriverez au **Call**, l'ancien quartier juif. Arrêtez-vous devant la **basilique Santa Maria del Pi** et, si vous le pouvez, visitez-la. Remontez ensuite la carrer de la Palla jusqu'au bout, devant la **cathédrale** de Barcelone, également connue sous le nom de cathédrale de la Santa Creu et Santa Eulàlia, imposant édifice à la façade néogothique. Pendant les fêtes de fin d'année, vous y trouverez le marché de Noël de Santa Llúcia ; le dimanche, des groupes dansent parfois la sardane.

À droite de la cathédrale se trouve le carrerón del Bisbe. Empruntez-le et passez sous le faux pont

médiéval. La rue mène à la **plaça de Sant Jaume**, où se dressent les deux bâtiments les plus importants du pouvoir administratif catalan : la Casa de la Ciutat (la mairie) et le Palau de la Generalitat (siège du gouvernement régional). De nombreuses manifestations ont lieu sur cette place, qui accueille également la crèche de Noël municipale. Si vous avez le temps de flâner, cherchez la **plaça del Rei** (où se trouve le musée d'histoire de Barcelone) et la **plaça de Sant Felip Neri**, deux lieux emblématiques de la vieille ville.

Prenez ensuite la carrer de Jaume I jusqu'à la Via Laietana, la rue moderne qui divise la vieille ville en deux. Traversez-la pour entrer dans le Born et continuez sur la carrer de la Princesa. À un moment donné, le début de la **carrer Montcada** se trouvera sur votre droite. C'est l'une des rues les plus anciennes de Barcelone, et on y trouve aujourd'hui plusieurs musées : le plus important est le **musée Picasso**, qui contient une vaste collection des premières œuvres de l'artiste, datant de l'époque où il vivait encore dans la ville. La rue mène enfin à la **basilique Santa Maria del Mar**, la cathédrale gothique la plus impressionnante de Barcelone.

